

Le Camélia Blanc



Mythel Ange Isidore

Mythel-Ange Isidore

Le Camélia blanc

© Mythel-Ange Isidore, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6957-2

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PREMIÈRE PARTIE : DULCIE

Chapitre 1 : Quartier de Carénage

Personne ou presque ne se souvient plus du terrible accident qui a émaillé la vie de la rue.

C'est à cause de cet « incident » qu'un passant a toujours l'impression que le sol de ce coin n'est pas solide. La plupart des gens, ignorants de ce fait divers, ressentent une gêne persistante et cette sensation qu'une secousse pourrait les faire vaciller dans un gouffre escamotant la terre ferme sous leurs pieds.

À la suite de ce choc, le paysage de sable et de mer était sanglant. Le gros arbre, qui se dresse entre l'usine Darboussier¹ et la mer, avait rougi à cause du sang le maculant du tronc aux feuilles !

La violence s'est évanouie dans l'air. Le sang a été absorbé par la terre mélangée de sable et d'eau de mer. Plusieurs marées et une grosse pluie – qui a fait monter l'eau des égouts pendant plusieurs jours – ont fait office de détachant.

La pluie était l'un des principaux maux de Carénage.

Dans ce quartier, quand il pleuvait, cela donnait lieu invariablement à toutes sortes de débordements : débordement des eaux grises de saletés diverses, débordement de la vie domestique exposée à la rue puisqu'à l'intérieur on pataugeait ou presque, débordement des toilettes qui ne fonctionnaient plus...

Ça débordait de toute part... La rue n'étant pas en pente, il fallait attendre que l'eau se retire ! Au pire, désespérés, les habitants s'armaient de pioches pour creuser à la main une voie de passage en barbotant jusqu'aux mollets dans ce qui était remonté à la surface. Entre-temps, papier toilette et caca flottaient en dégageant une odeur à faire perdre l'odorat aux chiens errants. Ceux-ci, dégoûtés, nageaient de leurs quatre pattes afin de s'éloigner, en évitant les fèces et en mordant dans tout ce qui pouvait les nourrir. Ils jugeaient préférable de

guetter ailleurs de meilleurs jours pour revenir attaquer les poubelles à coups de crocs !

Par temps de pluie, l'anatomie du quartier était déplaisante au possible. Les lieux recouvraient leur vraie nature de terrains marécageux. Les plaques des égouts se soulevaient pour vomir leur trop-plein. Des ordures étaient refoulées : elles qui n'étaient pas supposées finir dans les conduites enterrées. Ça surnageait quelques jours avant d'être avalé par la houle et repoussé au large par le vent. Quand c'était trop compact pour disparaître, il se trouvait des âmes entreprenantes qui s'armaient de gros sacs de jute vite remplis des déchets, jusqu'à la gueule. C'était lancé à bout de bras dans des recoins. Des décharges sauvages se formaient où la décomposition œuvrerait lentement.

Le jour de l'accident, l'eau lisse et calme de la baie n'avait pas encore bougé sous la volonté de la marée montante. Dans la mémoire collective des gens de Carénage interrogés par les journalistes, le début de journée se confondrait avec les souvenirs traumatisants de la météo qui précède les pires tempêtes : température parfaite, ciel de coton bleuté, léger vent. Le soleil montait tout doucement au-dessus de la mer se colorant d'une teinte bronze.

C'était l'heure des *coloquettes*² (la deuxième plaie du quartier de Carénage). Elles portaient soit un leggings perforé (sans dessous) assorti d'un haut court (style brassière), soit une robe moulante sans culotte ni soutien-gorge. C'était un choix vestimentaire criard et peu seyant. La chair, saucissonnée par le vêtement trop près de la peau, débordait en bourrelets au-dessus de la ceinture du pantalon ultra serré. À chaque mouvement, les coutures s'étiraient au risque de se déchirer ! Des rouleaux de chair meurtrie déformaient la silhouette dans les robes courtes dont l'ourlet remontait au ras des fesses. Aux yeux de Dulcie, cette mode des « robes tee-shirt » avait été importée directement par les Dominicaines. Qu'est-ce qu'elles croyaient ces filles-là ? Que parce qu'elles parlaient espagnol, leur « look » serait plus attirant ! Toujours à vouloir goûter de tous les plats (tels de charognards), les hommes avaient mordu à l'hameçon avant de découvrir qu'elles avaient une *koukouné*³ semblable aux autres femmes. Surtout, leur *kòkòt*⁴ n'était pas meilleure à cause de leur origine exotique ! L'attrait de la nouveauté disparu, les habitudes avaient repris.

N'empêche, ces sales Dominicaines avaient failli faire périliter les affaires de

Dulcie. Non seulement elles acceptaient l'éjaculation buccale, mais elles avaient des rapports sexuels à n'importe quel prix ! Dieu sait que Dulcie n'avait jamais ô grand jamais ingéré du sperme. Ces manières dégradantes l'insupportaient. Conséquemment, les Dominicaines horripilaient Dulcie. Sa langue émettait un « tchip⁵ » aussi tonitruant qu'un cri de rage et aussi long qu'un jour sans pain sitôt que son regard voyait une Dominicaine !

Pour autant, putes dominicaines et putes guadeloupéennes pratiquaient toutes le corps des hommes et leur désir. Elles avaient ceci aussi en commun qu'à la fin de leur soirée de travail, défraîchies par la répétition des positions de la gymnastique du sexe, elles traînaient tranquillement. Leur nuit prenait fin peu après l'aurore. Elles se rafraîchissaient les pieds dans l'eau douce. Elles avaient fini de souhaiter la bienvenue par tous leurs orifices corporels à leurs clients (habitués ou occasionnels). Elles pouvaient enfin profiter d'un moment à elles. Dédaigneuses, elles refusaient les envies des messieurs qui ralentissaient leurs véhicules en quête du prix qui leur assurerait la satisfaction de leur *swèf*⁶ dès matines. Les éboueurs n'allaient pas tarder à passer. Ce n'était pas agréable d'être plantée dans la rue pendant que la benne à ordures roulait à vitesse de tortue. Les boueux les sifflaient à qui mieux mieux avec leurs poubelles sales à bout de bras ! Les automobilistes s'énervaient. Les klaxons résonnaient à tue-tête. Le bruit constant était la troisième plaie de Carénage. C'était si rarement silencieux, que le silence signalait un danger !

Dulcie et Mona-Lisa avaient sommeil. L'une et l'autre rêvaient éveillées d'une douche dans les vociférations naissantes des automobilistes qui traversaient le quartier pour se rendre au centre-ville afin de gagner, à leur tour, leur pain quotidien.

La veille, quand elles avaient stationné leurs voitures non loin de la rue des *coloquettes*⁷, elles étaient beaucoup maquillées, beaucoup parfumées.

Elles jouissaient d'une place attitrée, un carré de parking. Les autres filles occupaient le trottoir. Les plus jeunes restaient sur leurs deux jambes. Les plus anciennes bénéficiaient d'une place assise (jambes écartées laissant deviner leur *cocotte*⁸) sur leurs chaises blanches. Leurs langages corporels se résumaient à une démarche au déhanché prononcé sitôt qu'elles repéraient le chaland. Leurs expressions tenaient en un sourire. Leurs yeux jugeaient si l'homme avait ou

non de quoi se payer leurs services. Elles savaient aussi évaluer du même coup d'œil, le genre de *nonm*⁹ à qui elles auraient à faire : avec ou sans *madanm*¹⁰, avec ou sans *timoun*¹¹, *bouwo*¹², *vyé mal véra*¹³, *koré*¹⁴...

Avec l'expérience, leur instinct marchand faisait mouche plus souvent que rarement. C'était à ça que se distinguaient les professionnelles des débutantes incapables de soupeser l'homme pour le travailler au corps de la manière la plus rapidement jouissive avant de passer au suivant. Dulcie était une professionnelle avec un grand P. Une fois qu'elle avait pris les choses en main, ses clients, bien équipés ou pas, ressortaient heureux !

Chapitre 2 : La scène de chasse

Peu avant l'épisode tragique, flânant le nez au vent, quoique ses sens soient las, Dulcie avait immédiatement reniflé l'odeur. Sans mentir, ça sentait comme quand elle avait ses règles : une odeur ferreuse et aussi de muqueuse en décomposition. Elle avait demandé à Mona-Lisa de vérifier si elle n'était pas victime d'une fuite menstruelle.

À l'inverse de nombre de femmes, ses menstruations étaient abondantes, mais indolores. C'était une vraie bénédiction que de ne pas avoir de règles douloureuses. Par contre, ses menstrues lui tombaient dessus sans prévenir. C'était soit l'odeur soit la sensation d'être mouillée ou tout bonnement une tache rouge sur son linge qui l'avaient avisée que « l'armée rouge » lui vaudrait une semaine de repos ! Quoique certains clients aient ce fantasme de l'amour durant les règles, pour Dulcie, c'était hors de question !

Dulcie savait que des filles qui venaient de débarquer dans la rue (les Dominicaines pour ne pas les nommer) acceptaient les demandes de ce genre pour avoir rapidement une clientèle. Dulcie, quant à elle, n'avait jamais admis les vicieux. Elle les renvoyait à l'aide du coutelas qu'elle conservait toujours sous le siège conducteur de sa voiture. Durant cette nuit qui s'achevait, Dulcie n'ayant eu à gérer aucun problème d'humeur et d'ego masculin mal placé, la lame n'avait pas bougé.

La soirée de Dulcie avait été essentiellement *alamamanpapa*¹⁵ et *aladous*¹⁶. Une nuitée reposante et payante sur la banquette arrière de sa voiture dont elle avait couché le dossier pour bénéficier de toute la place dans son VUS¹⁷ !

Quand elle jetait un coup d'œil autour d'elle, il n'échappait pas à Dulcie que la rue avait bien changé dernièrement... Avant, il n'y avait pas ces débauchées qui « dérespectaient¹⁸ » tout. Aujourd'hui, les filles (ces garces de Dominicaines encore) alimentaient des réseaux de prostitution. Heureusement, comme elles étaient sales, elles ne duraient pas longtemps. Une fois qu'ils y avaient trempé leurs pénis, les hommes se lassaient de ces *bondas*¹⁹ à infections sexuellement transmissibles !

Dulcie savait que les Dominicaines louaient des chambres à la va-vite et se

relayaient sur le matelas les unes après les autres. Sitôt que l'une finissait, une autre venait prendre la place.

Les draps avaient à peine le temps de refroidir que deux autres corps s'y relayaient pour rouler cul par-dessus tête ! C'était pire qu'une course contre la montre ! Elles acceptaient n'importe quoi : les positions *alavol*²⁰, *fouré pa dèyè*²¹...

Pour toutes ces raisons, Dulcie considérait que les Dominicaines étaient bien en dessous d'elle. Dans le commerce du sexe, Dulcie entraînait dans la catégorie haute. Qui plus est, la nature de ses fonctions ne l'amenait qu'épisodiquement dans les rues de Carénage. En outre, elle ne se vêtait pas d'immondes nippes prédécoupées avec des trous. En faisant le tapin, elle avait la classe ! Surtout, elle ne vivait pas le long des rues défoncées de Carénage. Elle avait un chez elle... un vrai chez elle ! Ça valait aussi pour Mona-Lisa.

Dulcie et elle avaient fait connaissance en garant leurs voitures. Elles savaient parfaitement ce qu'elles venaient faire là. Elles ne se marchaient pas sur les pieds. Au contraire, c'était rassurant de se dire que quelqu'un pourrait intervenir rapidement si la situation dérapait avec des voyous qui, sans en avoir les moyens, avaient envie d'une passe. « Des gars aux bourses pleines, mais aux portefeuilles vides »²² avait coutume de dire Dulcie. Mona-Lisa et elle avaient commencé à carrément rire ensemble quand leurs clients respectifs avaient simultanément émis la demande (identique au mot près) d'» une partie à trois avec la voisine dans l'autre voiture ».

Favorisée par l'appétit graveleux de la gent masculine, leur amitié avait démarré.

Bien qu'elles aient en commun de ne pas prétendre aux vertus de la chaste vestale, elles n'avaient pas du tout le même caractère. Mona-Lisa était réservée. Dulcie était exubérante. Mona-Lisa était plutôt geisha. Dulcie était plutôt courtisane.

Dulcie, quant à elle, se voyait comme une dame habile à manipuler les hommes. Si elle devait se mettre à genoux ou *alakabrit*²³, ça lui allait tant et

aussi longtemps que la monnaie sonnante et trébuchante roulait à elle.

La prostitution lui permettait de ferrer un poisson. Ainsi allait sa vie. Elle couchait jusqu'à l'homme qui paierait ses factures, son train de vie, sa voiture et ses à-côtés de femme qui aime les bijoux et autres attentions. Ensuite, il se lassait et elle recommençait jusqu'au suivant. Son terrain de chasse s'étendait jusqu'à Grand-Baie. Elle se promenait dans Carénage seulement quand les temps étaient durs (c'est-à-dire dans l'attente de trouver un nouveau pourvoyeur de fonds). Sinon, habillée de pied en cap, elle avait ses adresses désignées dans les casinos et les hôtels du Gosier (son standing et sa distinction lui octroyaient ses entrées à l'Auberge de la Vieille Tour²⁴). Ses hanches généreuses, son bustier débordant, son rire large attiraient des hommes en quête de bonne chair solide, des hommes d'un certain âge qui connaissaient déjà la chanson, des messieurs auxquels il n'était pas besoin d'expliquer qu'il faut sortir la carte bleue pour posséder une femme comme elle !

Il faut bien dire que Dieu l'avait dotée de tout ce qu'il faut au bon endroit. Quand elle était à quatre pattes, son fessier se faisait croupe. Ses tétons se hérissaient directement dans la bouche de son amant si elle était à califourchon. Ses jambes étaient une avenue jusqu'au pubis quand elle était sur le dos ! En plus, elle était bonne comédienne : elle savait se montrer amoureuse et produire les *hélé-anmwé*²⁵ de la jouissance. Elle ne faisait pas la fine bouche. Elle se rendait disponible aussi souvent que nécessaire et à toute heure comme en tout lieu pour une relation sexuelle ! Elle était habile pour donner un coup de peps à un homme au *kok*²⁶ *dérédi*²⁷ ! En échange de ses bonnes grâces, il suffisait de la combler matériellement !

En vertu de cette équation, Dulcie tirait le meilleur profit de l'ensemble de ses dons naturels. Elle employait ses cadeaux de la génétique aux choses de l'amour. Elle se sentait à l'aise et à sa place. Elle n'avait pas honte de marcher au soleil le long de la baie, comme maintenant, en compagnie de Mona-Lisa. L'eau, agréable sous ses pieds, était encore froide d'avoir passé la nuit sous les belles étoiles sans chaleur.

Dulcie portait ses chaussures à la main (elles valaient une petite fortune, le cuir ne devait pas être mouillé). Ses orteils frétilaient de plaisir sous la caresse relaxante du sable mouillé. Elle adorait cet instant, quand elle était face au soleil